

Visite d'une école primaire publique au Sénégal, à Saint-Louis



Le 5 mars, Jacques et moi nous rendons dans l'école Ousmane Soumaré à Saint-Louis du Sénégal, dans un quartier de la langue de Barbarie. La ville s'étend à la fois sur une langue de terre, sur une île et sur le continent. Construite le long de l'Océan et sur les bords du fleuve Sénégal, sa population est essentiellement composée de pêcheurs.

Le directeur, M. Iba Diagne, nous accueille vers 8 H du matin dans son école de 12 classes. Il y a en fait 2 classes par niveau, du CI – Cours d'Instruction – au CM2. Le CI correspond à notre Grande Section de maternelle, les 5 autres niveaux sont le CP, le CE1, le CE2, le CM1 et le CM2.

Vers 9 H, nous sommes accueillis dans la classe simple et spacieuse de Papa Mar Ndiaye. Lorsque nous arrivons, les élèves nous saluent tout en se levant puis se rassient. Ces 38 élèves de CM1 sont alors en train de lire le texte « La mort du vieux Demba » en français, avec grande attention. Le sujet : les gens du village se soutiennent en ce moment douloureux et veillent le corps avant l'inhumation selon les rites islamiques - la population sénégalaise est composée de 90% de Musulmans. Le manuel de lecture Sidi et Rama comprend un ensemble de textes sur la vie, dont je donne quelques exemples: les phénomènes naturels - l'orage, l'éclipse solaire -, la société – « un cireur de chaussures » - et les mœurs, du Sénégal essentiellement – " la circoncision chez les Serère ". Les élèves, motivés pour la lecture à haute voix, se montrent moins enthousiastes pour l'explication du texte. Nombre d'entre eux tentent de se faire oublier en baissant la tête lorsque le maître les questionne sur le sens des mots difficiles, qu'il note au fur et à mesure au tableau. Les élèves ne semblent pas très à l'aise quant au vocabulaire funéraire. Il faut dire que leur langue maternelle n'est pas le français, mais, pour la majorité d'entre eux, le wolof. Une fois le texte lu et expliqué, le maître enchaîne avec une leçon sur les vents et les climats du Sénégal.



Jacques et moi nous présentons ensuite, et montrons aux élèves, sur une carte du monde, le périple que nous avons fait en vélo depuis la France, et la Suisse pour Jacques. Peu habitués à ce genre de visite, ils se montrent timides et peu réactifs. L'un me dit tout de même qu'il aimerait bien, lui aussi, faire un voyage comme celui-là... Puisse-t-il en avoir la possibilité, en commençant par apprendre le vélo. Un luxe ici...

A 10 H, le maître libère ses élèves. C'est en effet la grève en ce moment. Les instituteurs réclament l'obtention des "indemnités de recherche et de documentation" que le gouvernement leur a promis mais qui n'a été versée que pour moitié. Ils contestent également le plan de carrière, ainsi que les disparités entre les régions, le manque de locaux et d'enseignants. Au Sénégal, le nombre d'élèves par classe n'est pas limité. Il serait de 50 élèves par classe en moyenne et peut atteindre 80, voire 100 élèves dans les campagnes! Certains enseignants sont donc obligés de se « dédoubler », partageant leur classe en deux, et faisant deux journées de travail en une!

L'Etat consacre une grande partie de son budget à l'école. Il paie le personnel enseignant, les écoles et parfois les livres. Mais, bien souvent, ce sont les familles qui doivent acheter les



manuels. Si les enfants viennent sans, ils ne peuvent pas suivre, tout simplement... Les municipalités

participent elles aussi en couvrant les frais de fonctionnement et de fournitures. Les parents sont invités à participer à la coopérative. Enfin, à l'école, on cultive des légumes et on élève des poussins, ce qui présente à la fois un intérêt pédagogique mais aussi financier :



légumes et poulets seront revendus au profit de l'école.

Malheureusement, les sommes allouées à l'Education par l'Etat restent insuffisantes pour fournir un enseignement de qualité à une population jeune et nombreuse - 55% ont moins de 20 ans. Les femmes font en moyenne 4 à 5 enfants et la polygamie est encore de mise... Des moyens insuffisants, la nécessité d'apprendre le français - différent de la langue maternelle -, le manque de confiance en la réussite par l'école publique et laïque - certains lui préfèrent l'école coranique - et la pauvreté des familles expliquent que de nombreux enfants cessent l'école rapidement. Enfin, le système se veut élitiste. En témoigne l'examen d'entrée au collège, basé sur un quota qui ne retient que 60 à 70% des élèves.

Même si les chiffres sont à la baisse, l'analphabétisme touche encore plus de la moitié de la population, avec une disparité entre les hommes et les femmes. On notera tout de même l'accent mis par le président actuel Abdoulaye Wade sur le développement des cases des tout-petits - l'équivalent de nos écoles maternelles - dans les villes et les villages. Les « classes » sont prises en charge soit par des instituteurs, soit par des moniteurs spécialisés, et les parents doivent s'acquitter d'une somme mensuelle allant de 2 000F à 20 000 F CFA, un luxe que de nombreuses familles ne peuvent se payer... Restent les nombreuses écoles privées, qui se multiplient, à l'instar des écoles coraniques et des mosquées...

On notera enfin que le Sénégal est l'un des rares pays du continent africain qui peut se targuer d'avoir un enseignement supérieur de qualité avec des équivalences de diplômes avec des universités étrangères prestigieuses tant en France qu'aux États-Unis.

Florence, le 17 avril - Sénégal -

NB : Papa Mar Ndiaye et ses collègues aimeraient correspondre avec des classes de France. Pour plus d'informations, contacter Parcours le monde sur www.parcourslemonde.com